

## NAVIS PATRIÆ

Ainsi que des aiglons, penchés sur l'onde amère,  
Tressaillent de plaisir s'ils voient venir leur mère  
Dans une aile rasant le grand flot argenté,  
Dès que sur nos eaux point une voile française,  
Nous sentons tout à coup nos cœurs tressaillir d'aise,  
Nous sentons un frisson d'amour et de fierté.

Oh ! c'est qu'à cet instant notre avide prunelle  
Dans cette voile au loin voit l'aile maternelle,  
Oh ! c'est que le vaisseau qui l'ouvre dans le vent  
Est pour nous, Canadiens, la vieille France même,  
C'est que son pavillon est à nos yeux l'emblème  
De cette absente à qui nous songeons si souvent.

Oui, le navire en vue est bien pour nous la France.  
La France est un vaisseau qui porte la science,  
La gloire, la raison, le droit et l'équité,  
Qui, chargé pour le ciel des plus riches offrandes,  
Tendant à l'idéal ses voiles toutes grandes,  
Marche vers la justice et vers la vérité.

L'héroïsme et l'honneur sont toujours ses pilotes.  
Tout seul il a jadis lutté contre des flottes,  
Et rien ne ralentit son essor indompté,  
Rien n'altère jamais sa sublime altitude :  
Vers son but il avance avec la quiétude  
Du condor contemplant sa part d'immensité.

Tous les reflets du Pinde, ode, drame, épopée,  
Tous les éclairs de l'âme et tous ceux de l'épée  
Se mêlent sur son pont aux rayons printaniers.  
Il abrite en ses flancs le bien, le beau, l'utile,  
Et le souffle des chants d'Homère et de Virgile  
Caresse ses haubans et gonfle ses huniers.

Sur cette onde où parfois plus d'un peuple chavire  
Nul ouragan ne peut renverser ce navire ;  
Et lorsque ses couleurs ne sont plus qu'un lambeau,  
Quand ses mâts sont rompus et ses vergues brisées,  
C'est qu'il doit aussitôt, sur des eaux apaisées,  
Apparaître plus fort, plus brillant et plus beau.

Le voilier suit toujours un vaste itinéraire ;  
Et, que le vent lui soit favorable ou contraire,  
Il traverse sans fin l'espace illimité.  
Il est à tous les yeux la joie et l'espérance,  
Il est le fier essor, il est l'élan immense  
Du progrès souverain et de la liberté.

Aventurier du rêve, il aime la tempête,  
Et les jours de combat sont pour lui jours de fête ;  
Il se plaît aux assauts du ressac mugissant,  
Et vogue avec le juste et le bien pour cuirasse,  
Derrière lui laissant une profonde trace  
Où se joue un rayon de gloire éblouissant.

Se moquant de l'entrave, il court à pleines voiles.  
De l'erreur en passant il déchire les voiles,  
Et sa vaste envergure effare les vautours.  
Il est prodigieux au sein de la mêlée,  
Et dès qu'il a lâché sa première volée,  
On voit fuir les tyrans et chanceler les tours.

Comme le soc luisant dans la glèbe féconde,  
Il ouvre des sillons que la lumière inonde,  
Et sur des bords dont l'œil des constellations  
Devinait seul, hier, la grandeur souveraine,  
Dispensateur semant partout la vie humaine,  
Fait croître des épis qui sont des nations.

Hardi dans le danger et ferme dans l'épreuve,  
Le premier, ce vaisseau remonta notre fleuve,  
Et quand, après cent ans d'exploits toujours vainqueurs,  
Il lui fallut, devant nos remparts en ruine,  
Amener pavillon, vaincu par la famine,  
Un long cri de pitié partit de tous les cœurs.

Le noble bâtiment déserta notre plage,  
Laissant ici la fleur de son fier équipage,  
Laissant un souvenir immortel sur nos flots.  
Il disparut ainsi que tout astre qui sombre,  
Et, comme il décroissait, au loin, dans la pénombre,  
Le rivage attristé s'emplit d'amers sanglots.

Il s'enfuit, désarmé, vers des bords plus prospères,  
Emportant l'étendard dont tant de fois nos pères  
Avaient teint de leur sang les augustes lambeaux.  
Versailles resta sourd aux voix désespérées  
Que lui portaient alors nos brises explorées...  
Et Voltaire avait eu raison de nos héros.

Ces héros, en perdant le drapeau de la France,  
Restèrent sans appui comme sans espérance ;  
Mais, dans leur abandon, pouvant encor bénir  
La main qui leur avait tendu l'éponge amère,  
Ils gardèrent toujours le culte de leur mère,  
Glorieux de son nom et de son souvenir.

Comme les survivants d'un immense naufrage  
Sur lesquels l'ouragan déchaîne encor sa rage,  
Ils luttèrent, battus par le flot du destin,  
Et, sentant, à la longue, un peu d'espoir renaître,  
Partois ces délaissés croyaient voir reparaître  
Les voiles de la France à l'horizon lointain.

Hélas ! durant cent ans notre plage conquise  
Attendit vainement qu'au souffle de sa brise  
La France déployât son étendard altier.  
Nous avons bien gémi de son indifférence ;  
Mais, malgré les longs jours de deuil et de souffrance,  
Notre cœur, toujours fier, lui resta tout entier.

Et quand, un jour, le noble et glorieux navire,  
Comme un astre éclipsé qu'on voit tout à coup luire,  
Vint mirer sa splendeur au lumineux cristal  
Du grand fleuve autrefois témoin de sa défaite,  
Pour nos bords étonnés ce fut un jour de fête  
D'un éclat souverain et d'un charme idéal.

O souvenir béni ! sur notre promontoire  
Retentissaient alors de longs chants de victoire,  
De doux sanglots mêlés à des cris triomphants :  
Une mère, d'amour et de joie éperdue,  
Et que depuis longtemps ses fils croyaient perdue,  
Avait enfin tendu les bras à ses enfants.

Et Québec célébrait la France revenue.  
Dans nos murs éclatait une ivresse inconnue,  
Provoquant quelquefois de sublimes excès ;  
Et de très loin, à pied, par des routes ardues,  
Des vieillards haletants et des femmes rendues  
Accouraient saluer l'étendard des Français.

Dans un même transport d'amour et d'allégresse,  
Les champs, les bourgs, la ville avec sa forteresse,  
Pour fêter, ce jour-là, l'héroïsme et l'honneur,  
Faisaient tonner l'airain, parler la poésie,  
Et sur son luth divin l'immortel Crémazie  
Chantait " le plus aimé de nos jours de bonheur.

Bien des ans sont passés depuis l'heure bénie  
Où, mêlant ses clameurs aux éclairs du génie,  
Le canon saluait le triomphal retour  
De la nef qui pour nous est la mère patrie,  
Et, pendant tout ce temps, cette France chérie  
Nous a de loin tendu les fleurs de son amour.

Et la France à nos yeux a paru bien plus belle,  
Et nous avons senti toujours grandir pour elle  
Notre admiration, notre foi, notre orgueil,  
Partageant son espoir, sa joie et ses alarmes,  
Acclamant ses succès, — et répandant des larmes  
Quand le noble voilier donnait sur un écueil.

Et, sans plus redouter aucune défaillance  
Sur ce navire altier monté par la vaillance,  
Fier de son pavillon que rien ne peut ternir,  
Fier de ses timoniers narguant toute rafale,  
Nous suivons constamment sa marche triomphale  
Vers les grands horizons où brille l'avenir.



Québec, août 1895.

## LE CONCILE ET L'UNIVERSITÉ

(Voir gravures)

A l'occasion de la double fête du premier concile de la province ecclésiastique de Montréal, et de l'inauguration des nouveaux édifices de l'Université Laval, à Montréal, nous donnons les portraits NN. SS. les évêques de notre archidiocèse, Mgr l'archevêque, métropolitain, avec LL. GG. les évêques suffragants de Saint-Hyacinthe, Sherbrooke et Valleyfield, et Mgr de Druzipara, coadjuteur de Saint-Hyacinthe.

Nos Seigneurs de la province ecclésiastique de Montréal tiennent le premier rang, naturellement, parmi les pères du concile qui s'est assemblé le 27 septembre, pour durer jusque dans la seconde semaine d'octobre.

Ils méritent aussi d'être à l'honneur, pour les fêtes de l'inauguration universitaire, où ils présideront, le 8 octobre ; car ils ont largement été à la peine.

Leur paternelle sollicitude de pasteurs s'est dépensée sans compter et, avec le concours de précieux collaborateurs, comme la générosité du Séminaire de Saint-Sulpice et l'activité de M. le curé Primeau, de Boucherville, ils peuvent aujourd'hui offrir à la cité métropolitaine cette magnifique institution, qui va devenir une de ses gloires.

A l'occasion de ces mêmes fêtes universi-

taires nous présentons aussi à nos lecteurs les portraits du vice-recteur de Laval à Montréal, M. l'abbé J.-B. Proulx, curé de Saint-Lin, chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal, ainsi que celui des deux respectables doyens des Facultés de droit et de médecine de Laval, l'hon. juge Jetté et M. le Dr Rottot.

Nous publions encore une vue du splendide édifice, d'après les plans, si bien réussis, de messieurs les architectes Perrault, Mesnard et Venne.

## A TRAVERS LE CANADA

LOUISEVILLE

Poursuivant la série d'illustrations que nous avons entreprise, pour mieux faire connaître notre beau pays, trop ignoré en ses pittoresques détails, nous consacrons aujourd'hui une double page à Louiseville, comté de Maskinongé, P. Q.

Les gravures que nous donnons parlent d'elles-mêmes ; nous n'ajouterons donc que de brèves notes à l'article de notre collaborateur, M. P.-G. Roy, sur le même sujet.

Louiseville est incontestablement un des plus actifs et florissants villages de notre province. Les scieries Tourville, qui y fournissent de l'emploi à près de deux cents hommes ; la voie du Pacifique, qui le traverse, y entretiennent une animation et une prospérité indéniabiles.

La banque Hochelaga y a établi une succursale, qui fait de brillantes affaires, sous l'habile direction de M. F.-X.-O. Lacoursière.

Le couvent est sous la direction des révérendes Sœurs de l'Assomption ; les Frères de Lamennais ont la charge du collège.

L'église de Louiseville est un des plus vieux temples du continent ; son air d'antiquité et les magnifiques tableaux qu'elle renferme lui donnent un cachet vraiment remarquable.

Louiseville possède un autre trésor d'antiquité vénérable, dans la personne de Monsignor Joachim Boucher, né à la Baie-du-Febvre, comté de Nicolet, en 1804, ordonné prêtre en 1830, et comptant, par conséquent, soixante-cinq ans de vie sacerdotale.

Monsignor Boucher, outre la distinction accordée par le Pape, a l'honneur d'être chanoine honoraire de l'insigne basilique-cathédrale de Lorette (Italie).

M. le chanoine Tessier, curé actuel de Louiseville, est né en 1841, à Sainte-Anne de la Pérade. Il fit, au séminaire de Nicolet, son cours classique, ainsi que ses études théologiques. Ordonné prêtre le 24 septembre 1871, par Mgr Laffèche, il fut successivement vicaire à Saint-François-du-Lac, à Saint-Pierre les Becquets, et aux Trois-Rivières. Le 15 septembre 1890, M. Tessier était nommé curé de Louiseville, et le 1<sup>er</sup> avril 1891, lors de la mise à la retraite du vénérable Mgr Boucher, Mgr Laffèche le laissait à la tête de la paroisse. M. le chanoine Tessier est un travailleur infatigable et un administrateur des plus habiles.

Le maire, M. Eugène Vadeboncoeur, négociant, est né à la Rivière-du-Loup même, en 1832. Ce monsieur est un des hommes d'affaires les plus entreprenants de cette paroisse, et peu de ses concitoyens ont autant travaillé que lui au développement et au progrès de Louiseville.

Il y a parmi les personnes qui vivent dans l'obscurité beaucoup de vertus souvent bien supérieures à toutes celles qu'accompagne l'éclat.—Mme de STAEL.